

"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, féérique Romane, et bonjour à vous, auditeurs hérétiques, épéistes, ébénistes, essayistes ou helléniques. Une invitée surprise promettait monts et merveilles à la dubitative *Coraline*, tout comme cet hôte de passage occupé à bercer la foule d'illusions durant *Une journée particulière*, retracée depuis mercredi dernier.



Rome, 1938. **Benito Mussolini** reçoit le Führer en grande pompe devant une population venue de toute l'Italie pour applaudir les deux dictateurs et défiler en leur honneur (retentissent les accords impérieux d'une marche martiale, composée par **Maurice Jarre** pour *L'état*). Restée seule dans un immeuble soudain dépeuplé, **Antonietta**, une mère de famille de six enfants aussi lasse que résignée, s'apprête à abattre une lourde besogne ménagère. Un incident ne tarde pas toutefois à survenir : son mainate **Rosemonde** prend la poudre d'escampette pour se percher sur une fenêtre du sixième étage. Partie en quête de l'imprévisible volatile, la vaillante créature fait la connaissance de **Gabriele**, son voisin, un homme aussi délicat qu'attachant, demeuré là sans motif apparent. Quelques heures suffiront aux deux oubliés pour tisser des liens étroits, entre confiance empressée et tendresse offensée. Les forces obscures alors au pouvoir épargneront-elles ces coeurs en accord, même si l'ombre ne pactise pas avec l'amour ?

Sorti en 1977, le long métrage d'**Ettore Scola** n'a rien égaré de sa mélancolique gracilité ni de son intensité domestique. Y contribue une mise en scène sévère mais sûre, habile à saisir l'expressivité comme à décrire l'irrationalité, incarnée par ces tyrans, professeurs au cortège de transes, avec fanfare fardée et soldatesque traumatique. Les dominantes sépia et safranées adoptées à l'époque confèrent en outre au récit une patine sans nostalgie, apte à refléter un monde aux couleurs abolies par d'étatiques atonies. Ajoutons que deux interprètes d'élite placent l'intrigue sur le devant de l'affect : **Sophia Loren** distille une suavité exténuée autant qu'éperdue en vestale de vaisselle sale et d'ailes vespérales, tandis que **Marcello Mastroianni** personifie avec une classe vulnérable un martyr voué à ne jamais revenir.

Tiens, **Rosemonde** le mainate souhaite intervenir :

« (timbre strident) Coco ! Réservons **Clara Petacci** pour Tobrouk ».

Merci. Les décors, dont l'auguste maussaderie et la massivité tourmentée évoquent l'expressionnisme allemand, soulignent encore l'abandon du tandem en peine. De plus, le réquisitoire contre le fascisme délaisse les voies du dogmatisme pour lui préférer celle de la métaphore. A ce sujet, la présente fiction possède un sens éprouvé du symbole. A la verticalité étouffante et anonyme de l'immeuble s'oppose ainsi l'appel à la liberté, lancé par *Les trois mousquetaires* ou l'oiseau fugitif.

« (Intonations perçantes) Oui, je mets ici les Duce doubles... ».

Dans le même ordre d'idées, **Gabriele** donne une poignante leçon de survie - illustrée par une patinette, une apologie du rire ou une démonstration de rumba - alors qu'il se sait en sursis. Le rôle attribué à l'oralité ménage lui aussi un savant contraste, le déferlement radiophonique d'une

vaine prolixité étatique s'opposant aux dénuements rhétoriques d'une proximité saine et erratique. De surcroît, la scène sur le toit suggère que le duo central, étranger autant qu'extérieur à l'aveuglement général, parvient seul à prendre de la hauteur. Et de trouver, au milieu du linge qui volette, une évanescence à son existence.

Au demeurant, la musique d'**Armando Trovaioli**, dont la partition composée pour *Nous nous sommes tant aimés* exhalait une mélancolie veloutée, brille par son absence. Il manque du reste une à deux séquences supplémentaires pour achever de dessiner la relation ébauchée entre **Antonietta** et **Gabriele**. A ce sujet, l'histoire se clôt de manière hâtive, quoique cohérente. Enfin, l'ensemble frise parfois la théâtralité.

« (Accents suraigus) Coco ! Comme s'il s'agissait d'une pièce écrite pour balilas et gredins ».

Subtil, sensible et sublime, *Une journée particulière* emporte un dix-sept et demi. Certes, un tel spectacle, pour adultes et adolescents, tourne le dos à la dérision, contrairement aux autres chefs-d'oeuvre du réalisateur, tels *Nous nous sommes tant aimés*, *Affreux, sales et méchants* et *Le bal*. Il n'en abrite pas moins une émotion aiguë, sertie de pudeur et d'élégance. Servie par un couple en état de grâce, la trame se déroule ainsi avec un doigté inné, entre réciprocité et fatalité. Et de condamner implicitement un régime absurde et aliénant, prompt à sacrifier toute singularité sur l'autel de son uniformité, après avoir voué les atypiques à voir chemises et mourir...

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.